

mille francs et ajouta, en les donnant à René Moulin :

—Voici ce qu'il vous faut... Allez, et souvenez-vous : Pas un mot !!

—J'obéirai, madame...

Le pseudo-maître d'hôtel se disait, en se retirant :

—C'est bien la femme du pont de Neuilly. Si j'en avais douté je n'en douterais plus ! Le nom de Jean-Jeudi vient de produire sur elle un effet foudroyant ! Elle soutient maintenant qu'on ne l'a point volée et refuse de porter plainte, parce qu'elle ne veut pas courir le risque de se trouver en face de son ancien complice, et parce que le portefeuille renferme à coup sûr les preuves du crime commis par elle et Frédéric Bérard... Décidément tout est pour le mieux, et je pardonne à Jean-Jeudi d'avoir fait cette nuit son métier de voleur... Maintenant, pour avoir l'esprit tranquille, il me reste à connaître le motif de l'absence de Berthe, et dès qu'il fera jour j'irai rue Notre-Dame-des-Champs...

Mistress Dick Thorn, restée seule, ne songea plus à dominer son trouble et à cacher ses angoisses.

Elle marchait dans la chambre avec agitation.

—Jean-Jeudi, répétait-elle, les lèvres contractées et les yeux pleins d'éclairs. Il n'est pas mort, et il reparait après vingt années !! Ah ! je comprends tout maintenant !... Cet homme, sauvé par miracle du poison versé par moi, a reconnu Georges de la Tour-Vaudieu, s'est rapproché de lui, s'est fait son âme damnée, et Georges était l'instigateur de la lugubre comédie de cette nuit ! Je lui ai dit que je possédais le testament de son frère et le reçu de Guiseppa Corticelli... Il a voulu s'emparer de ces pièces pour me rendre impuissante, pour me dominer à son tour, et Jean-Jeudi m'a volée par son ordre. Le lâche me donnait cent mille francs le matin, sachant qu'il rentrerait dans son argent le soir ! Le duc de la Tour-Vaudieu, sénateur et dix fois millionnaire, est plus vil et plus infâme encore que le bandit de profession ! Et cet homme me doit tout, titre et fortune ! Ah ! si c'était à refaire ! Mais le dernier mot n'est pas dit ! Nous verrons, monsieur le duc, ce que vous me répondrez demain, quand j'irai trouver Frédéric Bérard, rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel !

A huit heures du matin René, après avoir donné l'ordre de faire attendre les fournisseurs s'il s'en présentait, quitta l'hôtel, prit une voiture et dit au cocher de le conduire rue Notre-Dame-des-Champs.

La concierge ayant momentanément quitté sa loge, il monta droit au troisième étage et sonna plusieurs fois de suite à la porte de Berthe.

Hélas ! l'orpheline ne pouvait répondre.

Il appuya son oreille contre le panneau.

Un silence de mort régnait dans l'intérieur du logement.

René sentit son cœur se serrer. Une profonde angoisse s'empara de lui.

—Ah ! se dit-il avec angoisse, il est arrivé malheur à Berthe ! Hier je refusais de le croire, mais aujourd'hui l'évidence s'impose ! La pauvre enfant est tombée dans un piège...

En proie à une sorte d'affolement douloureux, il redescendit.

La concierge était de retour dans sa loge.

Elle reconnut René.

—Vous venez de chez Mlle Monestier, monsieur Moulin ? lui demanda-t-elle.

—Oui, ma chère dame, et vous me voyez bien inquiet... Hier au soir, vous le savez, je l'ai envoyé chercher deux fois pour la conduire où elle était attendue... On ne l'a point trouvée... Et ce matin je viens de carillonner inutilement à sa porte.

—C'est qu'elle n'est pas rentrée... Je n'ai tiré le cordon cette nuit qu'au cocher qui est revenu de votre part à une heure du matin...

—Cette absence ne vous semble-t-elle pas singulière ?

—Ah ! dame ! oui... Je suis comme vous... Je trouve ça drôle et je n'y comprends rien !... Vous n'avez retenu qu'un cocher, hein, monsieur René ?...

—Un seul, celui qui est venu deux fois...

—Comment donc se fait-il qu'un autre soit arrivé un peu avant l'heure convenue, et qu'il ait demandé mam'zelle Berthe de votre part ?

—De ma part !... s'écria René stupéfait. On est venu de ma part ?

—Un peu, mon neveu ! Je me rappelle même le bout de causette que j'ai eu avec le cocher... Il avait l'air de monter sans me parler... Alors je lui ai dit : Où donc vous allez comme ça ?

—Il vous a répondu ?...

—Au troisième, la porte en face, chercher mam'zelle Berthe Monestier, de la part de René Moulin, pour la conduire...

—Où vous a-t-il dit qu'il la conduisait ? demanda le mécanicien haletant.

—Je ne sais pas s'il a fini sa phrase... Dans tous les cas, comme ça ne me regardait ni un peu ni beaucoup, ça m'est entré par une oreille et sorti par l'autre... Je lui ai répondu : Montez ! et il est monté...

—Et Mlle Berthe est descendue avec lui ?

—Une demi-minute après, peut-être.

—En passant devant votre loge elle ne vous a pas parlé ?

—Non... Elle a fermé la porte derrière elle, et j'ai entendu la voiture rouler presque en même temps qu'un second fiacre s'arrêtait devant la maison, et qu'un second cocher, le votre cette fois, entra pour me demander la même chose que le premier.

—Et, celui-là, le premier, vous l'avez bien vu ?

—Comme je vous vois, monsieur Moulin...

—Vous êtes certain que c'était un vrai cocher ?

—Il en avait la mine, mais vous comprenez bien qu'il ne m'a pas montré son livret...

—Pouvez-vous me donner le signalement de cet homme ?...

—Je vous dirai volontiers ce que j'ai remarqué, si ça peut vous être utile...

—Très utile... Il n'est pas naturel que Mlle Monestier ne soit point rentrée... Je crains sérieusement qu'il ne lui soit arrivé malheur...

—Miséricorde ! Espérons que non ! Pauvre mignonne demoiselle ! Il faut aller à la préfecture faire votre déclaration, monsieur René...

—C'est pour cette démarche, ma chère dame, que j'ai besoin de signalement...

—Le particulier était petit plutôt que grand, et assez râblé... Il avait des cheveux couleur carotte avec les favoris assortis... Il portait une houppelande noisette ou café au lait, très longue, avec des boutons de cuivre, et un chapeau de toile cirée... Je n'en sais pas plus long...

—Merci, ma chère dame... Ah ! un mot encore. Vous savez que le monde est prompt aux soupçons, et que la réputation d'une jeune fille est bien fragile... Si on vous demandait par hasard où se trouve Mlle Berthe, répondez s'il vous plaît qu'elle est à la campagne...

Puis René, quittant la rue Notre-Dame-des-Champs, remonta, de plus en plus inquiet, dans la voiture qui l'avait amené.

TROISIÈME PARTIE

JUSTICE

I

Les renseignements donnés par la concierge ne signifiaient absolument rien.

Comment retrouver un homme, d'après un signalement vague, parmi les quinze ou seize mille cochers faisant le service des voitures de place ou de remise de Paris ?

Rien ne prouvait d'ailleurs que cet homme ne fut pas un faux cocher, revêtu, pour la circonstance, de la houppelande classique.

Que penser ? Que résoudre ? Où chercher ?

René ne croyait plus que Berthe eût quitté son logis pour éviter de jouer un rôle, à l'hôtel de la rue Berlin, dans la reproduction plastique du crime de Neuilly.

La malheureuse enfant, il lui paraissait désormais impossible d'en douter, était tombée dans un piège d'une merveilleuse habileté.

Par qui ce piège avait-il été tendu ?

René se souvint du misérable auquel il devait selon toute apparence son arrestation et qui, s'introduisant avec un complice dans son loge-

ment de la place Royale, avait glissé sous l'enveloppe bleue portant le mot : JUSTICE ! une note calomnieuse heureusement supprimée par Berthe.

Le coup devait venir de là.

Quel était ce misérable ?

Un personnage puissant, cela sautait aux yeux, puisqu'il avait eu l'influence nécessaire pour le faire arrêter.

Comment trouver sa trace ?

S'adresser à la police ?

Impossible !

Le préfet ou le chef de la sûreté, avisés de la disparition de Berthe, demanderaient des explications. René devait pour leur répondre, divulguer un secret qui n'était pas le sien, et d'ailleurs la police, impuissante vingt années auparavant à trouver le vrai coupable, serait-elle aujourd'hui plus habile ou plus heureuse ?

René n'admettait point qu'on eût assassiné la jeune fille... Il croyait à une séquestration provisoire. Il supposait aux ravisseurs le projet d'épouvanter l'orpheline, afin de la contraindre à renoncer à ses projets.

A force de se mettre l'imagination à la torture, il se sentait devenir fou.

Brusquement il pensa au portefeuille volé par Jean-Jeudi, la nuit précédente.

Ce portefeuille, avait dit mistress Dick Thorn, contenait outre les billets de banque des papiers importants.

Ces papiers étaient peut-être de nature à l'éclairer.

Il donna l'ordre au cocher de le conduire rue Rébeval, se rendit au logement de Jean-Jeudi et heurta vigoureusement la porte à plusieurs reprises.

Pas plus que rue Notre-Dame-des-Champs il n'obtint de réponse.

La concierge à laquelle il s'adressa lui dit que son locataire n'était point chez lui, ou que du moins elle ne l'avait pas vu.

Elle ajouta qu'il avait l'habitude de rentrer, la nuit, par une porte dont il possédait seul la clef et qui donnait cité Rébeval...

Le temps passait.

René Moulin n'était pas plus avancé dans ses recherches qu'au moment de sa sortie de l'hôtel.

Les ténèbres semblaient s'épaissir autour de lui pour entraver sa marche.

Que faisait, et surtout que ferait Jean-Jeudi ?

L'incorrigible grédin avait-il pris la fuite avec le produit de son vol pour ne plus reparaitre ?

Si cette conjecture, très admissible, était bien fondée, tout s'écroulait.

—Ainsi, murmurait le mécanicien tremblant de colère, ce bandit qui devait être la cheville ouvrière de notre œuvre, le témoin du passé, l'accusateur principal, m'échapperait au dernier moment ! Ah ! ce serait à se brûler la cervelle !

Il s'efforça de réagir contre le découragement qui s'emparait de lui.

—Non, reprit-il, ce n'est pas possible ! Dieu n'abandonnerait pas la cause sainte à laquelle j'ai voué mon existence ! Je fouillerai s'il le faut tous les bouges de Paris, jusqu'à ce que j'ai mis la main sur Jean-Jeudi et, quant à Berthe, j'appellerai à mon aide pour la retrouver celui qui l'aime plus que sa vie, le docteur Etienne Loriot ! René, sans perdre une minute, se fit mener rue Cuvier chez le jeune médecin...

Etienne, rentré à cinq heures du matin, ne s'était point couché.

Il repassait dans son esprit les faits accomplis la nuit précédente et se demandait si la cause attribuée par mistress Dick Thorn à son évanouissement était bien réelle.

Tout d'abord il avait accepté sans discussion le récit de la belle veuve, mais maintenant il réfléchissait, il doutait, il lui semblait voir quelque chose d'étrange et de suspect dans l'effet produit par le dernier des tableaux vivants, et instinctivement il cherchait au fond de ce mystère l'action de René Moulin et de Berthe.

Peu à peu la fatigue triompha de ses préoccupations.

Un peu avant huit heures il fut réveillé par un violent coup de sonnette.

—Qui peut venir si matin ? se demanda-t-il en se frottant les yeux.

La question fut résolue presque aussitôt que posée.